

EXTRAIT DE *LE ROUGE ET LE NOIR* (polar)

1

C'ÉTAIT un mardi de février. Le ciel était triste. Atollériane faisait grise mine. En traversant la rue Stalingrad, je me suis empressé de scruter le trottoir d'en face. Il était pile 9 heures, et, comme convenu la veille par téléphone, il m'attendait devant le petit bar du coin. Un géant brun aux cheveux drus et aux épaules massives, campé dans des santiags et un imperméable bleu nuit, le regard dur, l'œil impavide. Je ne pouvais pas le manquer.

J'étais fébrile en allant à sa rencontre. Pour ne rien laisser paraître de mon trouble, je lui ai tendu une main énergique qu'il m'a broyée sans un mot. Il a poussé la porte du petit bar et on s'est installé au comptoir.

– Café ?

Je n'ai pas osé lui rétorquer que je préférais un chocolat, de peur qu'il ne se moque de moi, alors j'ai acquiescé.

Le bar était exigu et trop éclairé. Je m'y sentais mal. Il y traînait une vieille odeur de serpillière mal rincée. Lerouge a allumé une cigarette, m'en a proposé une que j'ai évidemment refusée, rapport à mon asthme. S'en est suivi un silence gênant. J'étais déjà à l'épreuve. Je ne trouvais rien d'intéressant à dire pour démarrer la conversation. Je ne voulais surtout pas débiter par quelque chose d'insipide. Je tenais à lui faire une bonne première impression.

À mon malaise, se greffait le complexe de ma petite taille, complexe que le côtoiement d'un tel géant exacerbait outrageusement. J'ai fini par me jucher sur un tabouret de bar. Lerouge m'a jeté un regard latéral tout en avalant son café d'un trait. Il a ensuite inhalé une gigantesque bouffée de fumée dont il n'a presque rien recraché. C'est là que je me suis décidé à parler :

– Mon nom est Lenoir. Thomas Lenoir.

– Je sais comment tu t'appelles, m'a-t-il répondu d'une voix sourde. J'ai pris connaissance de ton dossier.

– Et alors ? ai-je risqué sur le ton anxieux du patient qui questionne son médecin après l'auscultation.

Il m'a dévisagé, attardant son regard sur ma frange rousse, avant de répliquer :

– Prometteur, bien qu'encore insuffisant.

J'ai fait la moue. Je pensais qu'il allait me dire que j'avais l'étoffe des grands flics. Lerouge a commandé un autre café et m'a interrogé :

– Sais-tu pourquoi le patron t'a choisi pour faire équipe avec moi ?

J'ai répondu avec confiance, croyant le flatter :

– Dans le souci évident de me faire progresser.

Lerouge a éclaté d'un rire à la sonorité puissante. Il a singé ma candeur en arborant un rictus grotesque, puis il a répété de façon interrogative :

– Te faire progresser ?

Nouveau rire suivi d'un commentaire :

– J'adore ton humour, Lenoir.

– C'est que je ne plaisantais pas...

Là, il s'est mis à soupirer.

– Tu crois qu'à l'heure actuelle, en 2068, le chef de la police de cette putain de ville aux cent millions d'habitants se sent encore investi d'une mission pédagogique envers ses subordonnées ? Si c'est vraiment ça que tu penses, Lenoir, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au cerveau. On t'a raconté des contes de fées à l'école de police. Aujourd'hui, aucun directeur, *manager*, chef,

responsable, de quelque secteur que ce soit, n'a le moindre dessein pour ses collaborateurs. Notre boss n'échappe pas à la règle, tu peux me croire. La seule préoccupation de Nick Betterman, par les temps qui courent, c'est de conserver son job en maintenant Atollériane en dessous du seuil maximal de criminalité défini par l'Ordre. Et ça, c'est pas une mince affaire, sois-en sûr.

Il a laissé tomber un sucre dans son café avant de reprendre :

– Non, si Betterman a pensé à toi pour m'assister dans la mission qu'il vient de me confier c'est par rapport à ton dossier.

J'ai eu une petite moue railleuse.

– Mon dossier ? Mais je croyais qu'il était « insuffisant » ?

Le grand Sam a eu un léger mouvement d'emportement.

– Je ne fais pas allusion à tes états de service, Lenoir. Je parle de ce que tu faisais avant de devenir poulet. De ta vie, quoi !

J'ai froncé les sourcils :

– De ma vie ? J'avoue que je ne comprends pas.

Lerouge a écrasé sa clope en maugréant :

– Dis donc Lenoir, si tu veux qu'on bosse ensemble, il va falloir percuter un peu plus vite, mon gars. À cette heure-ci, on devrait déjà être sur le terrain !

J'ai bredouillé :

– Désolé, Lerouge. Mais je ne saisis toujours pas.

Il a soufflé bruyamment comme pour me faire culpabiliser davantage, et m'a questionné d'une voix lasse :

– Peux-tu me rappeler ce que tu faisais juste avant de rentrer à l'école de police, Lenoir ?

J'ai écarquillé les yeux en rougissant. Puis, j'ai articulé sur un ton de défi :

– Eh bien, avant de rentrer à l'école de police, je suivais des cours de théologie au séminaire !

– OK. T'as compris maintenant ? Si Betterman a tenu à ce que ce soit toi qui m'accompagnes dans cette mission, c'est parce que tu es le seul à la brigade à avoir reçu un enseignement religieux. Il a jugé qu'un mec comme toi, qui se destinait initialement à devenir curé, serait d'un précieux secours pour l'enquête. Voilà pourquoi le patron t'a mis sous mes ordres, parce que, personnellement je ne connais rien à tout ce merdier.

J'ai pris un petit air outré :

– L'expression « tout ce merdier » exprimerait-elle, dans votre jargon, l'ensemble des mœurs ecclésiastiques ?

– Appelle ça comme tu veux, Lenoir. L'essentiel, c'est que tu puisses me donner les bons éclaircissements quand j'en aurai besoin.

J'ai marqué un temps d'arrêt avant de le questionner derechef :

– Et si vous me parliez un peu de l'affaire ?

**Lisez la suite dans *Lerouge et Lenoir*
(à commander sur ce site)**